Monsieur Tadeusz Lewicki

A propos d'un traité géographique d'Al-Muqaddasī

In: Cahiers de civilisation médiévale. 12e année (n°45), Janvier-mars 1969. pp. 35-42.

doi : 10.3406/ccmed.1969.1473

MÉLANGES

A propos d'un traité géographique d'Al-Muqaddasī

Le traité géographique intitulé *Aḥsan at-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm* (La meilleure répartition pour la connaissance des provinces), rédigé, à la fin du Xe s., par Abū 'Abd Allāh Muḥammad ibn Aḥmad al-Muqaddasī, se place au rang des ouvrages géographiques de la plus grande originalité, mais en même temps les plus précieux de la période dite « classique » de la littérature arabe. Ce traité, œuvre d'un auteur originaire de Jérusalem (en arabe : Bayt al-Maqdis ou Bayt al-Muqaddas), est le fruit de lointains voyages et de longues études géographiques et cartographiques. Au moment où il l'écrivait, Muqaddasī était déjà un homme pleinement mûr, âgé d'environ quarante ans. Il ressort de l'analyse de *Aḥsan at-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm* qu'avaient existé deux versions du traité. La première, représentée par le manuscrit de la collection constantinopolitaine Aya Sofia nº 2971 [C], est plus ancienne. Elle date de l'an 375 de l'hégire, soit de 985/86, et trahit certaines tendances samanides. La seconde — que représente le manuscrit berlinois [B] et qui est également connue par des fragments insérés dans le dictionnaire géographique *Mu'ǧam al-buldān* de Yāqūt (début du XIIIe s. de l'ère chrétienne) — a vu le jour trois ans plus tard. On y discerne des tendances fatimides. Les deux versions diffèrent assez sensiblement si nous considérons les informations livrées par elles. Elles sont aussi diversement intitulées. Le titre cité plus haut *Aḥsan at-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm* est celui de la version la plus tardive, alors que la plus ancienne en date s'intitulait *Kitāb al-aqālīm*.

Dès 1823, l'orientaliste russe C.M. Frähn s'était déjà prononcé sur l'importance de l'œuvre de Muqaddasī ; il en avait pris connaissance par des extraits cités dans le dictionnaire géographique de Yāqūt. Frähn lui avait consacré une place notable dans son livre *Ibn-Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit* (St. Petersbourg, 1823, p. XLIX-LII). Mais Muqaddasī n'était pas encore connu du monde savant européen. Environ trente ans plus tard seulement, l'arabisant allemand A. Sprenger rapporta de l'Inde le manuscrit de la variante postérieure de *Aḥsan at-taqāsīm fi ma'rifat al-aqālīm* [B], lequel vint enrichir les collections de Berlin. Ledit manuscrit — de pair avec la copie du manuscrit de Constantinople [C], découvert un peu plus tard et offrant la version la plus ancienne de l'ouvrage de Muqaddasī — servit de base à l'édition M.J. de Goeje, publiée au tome III de sa *Bibliotheca Geographorum Arabicorum* (Leyde, 1877 ; cf. la 2e édition, émendée, de 1906).

En teneur et en envergure, le traité géographique de Muqaddasī s'en tient étroitement à la tradition représentée par les trois géographes arabes que l'on range dans ce qu'il est convenu de nommer « l'École classique » : al-Balḫī (écrivant en 920-921), al-Istaḫrī (écrivant vers 951) et Ibn Ḥawqal (la rédaction définitive de son ouvrage peut être datée de 977 environ). Comme c'est le cas pour les trois géographes précités, Muqaddasī restreint son intérêt au seul monde islamique ; vis-à-vis des contrées et des peuples n'appartenant pas à la sphère musulmane, il ne fait preuve que d'une attention à peine perceptible et quasi fortuite. Si la répartition, par lui admise, de la vaste aire dont il traite en zones de climats (en arabe : *iqlīm*, plur. *aqālīm*) est en principe la même que celle qu'appliquèrent al-Balḫī, al-Iṣṭaḫrī et Ibn Ḥawqal, le plan et la disposition intérieure de son *Aḥsan at-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm* diffèrent quelque peu des œuvres précédentes. Notons encore que Muqaddasī, comparé avec ses prédécesseurs, donne sensiblement plus de détails sur les pays dont il fait la description. On ne passera pas sous silence le fait que bon nombre des informations données par lui se fondent sur ses observations personnelles, non sans mettre à profit, pour autant, la littérature géographique plus ancienne, tout comme le faisaient les autres géographes de l' « École classique ». Il est toutefois à souligner qu'il ne se refuse pas à critiquer, parfois très sévèrement,

la littérature géographique arabe antérieure. Pareille critique se trouve contenue dans les chapitres initiaux de son ouvrage, chapitres sans nul doute les plus originaux et les plus curieux. A côté de telles critiques, nous découvrons en ces premiers chapitres des passages ayant trait à d'autres questions : mers et cours d'eau, toponymes identiques ou semblables, noms communs arabes variant selon les provinces, traits spécifiques de différentes provinces, écoles juridiques musulmanes, choses vécues par l'auteur, climats du monde, empire de l'Islam. Sur ce dernier point, l'auteur détermine l'étendue de cet empire, son revenu, les mesures de longueur dont on y fait usage, etc.

Vient ensuite la partie essentielle de l'ouvrage. Muqaddasī y décrit, en deux parties, les différents pays musulmans : la partie occidentale, allant de la Péninsule Arabique et de l'Irak au Maghreb et à l'Espagne musulmane, et la partie orientale, englobant Transoxiane et Iran. En faisant la description de chaque pays compris dans l'une ou l'autre de ces deux zones, l'auteur en donne le caractère géographique, l'organisation administrative et l'inventaire, plus ou moins précis, des différentes localités qui s'y trouvent. Muqaddasī se penche encore sur les problèmes de la population respective : langue, mœurs, religion professée, économie, agriculture, élevage d'animaux domestiqués, exploitations minières, etc., mesures et poids en usage. Ces chapitres se terminent par des renseignements sur les routes traversant les pays intéressés ou les reliant à d'autres provinces, ainsi que sur l'impôt versé par la population locale.

Rien d'étonnant donc à ce qu'un travail aussi important, aussi intéressant et aussi original attirât très vite l'attention des arabisants européens. Marchant en tête, M. Amari publia dans sa *Bibliotheca arabo-sicula* (Lipsiae, 1857 ; trad. italienne Turin/Rome, 1880/81) la description de la Sicile extraite du manuscrit B, mis à sa disposition par Sprenger. La publication Amari devança de sept ans la parution d'une première description de l'ouvrage de Muqaddasī due à la plume de Sprenger et contenue dans l'étude fameuse de ce dernier, *Die Post- und Reiserouten des Orients* (« Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes », t. III, n° 3, Leipzig 1864). En 1875, M.J. De Goeje donnait, sur la base du manuscrit, une traduction en néerlandais du chapitre autobiographique de l'introduction de l'ouvrage de Muqaddasī, sur quoi, à son tour, A. von Kremer basa sa propre traduction en langue allemande[1]. A partir de 1877, soit à partir de la publication par M.J. De Goeje, (dans le tome III de *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*), de la première édition complète de l'original, publications et traductions de fragments plus ou moins considérables de l'*Aḥsan at-taqāsīm*... progressent en nombre. Citons : la version allemande d'une description de la Palestine, due à la plume de J. Gildemeister[2] ; la traduction en anglais, par G. Le Strange[3], de la description de la Palestine et de la Syrie ; la traduction en italien, par C. Nallino[4], du chapitre biographique ; la publication et la traduction anglaise des parties du début, par G.S.A. Ranking et R.F. Azoo[5] ; l'édition partielle de R. Blachère[6] ; la version russe du chapitre autobiographique, par I. Kratchkovsky[7] ; la traduction française de fragments de l'introduction, due à la plume de J. Sauvaget[8] ; la description du Maghreb, où Ch. Pellat[9] donne le texte arabe et sa traduction française, avec une introduction, des notes et quatre index ; la version française des passages traitant de la Palestine, par le r.p. A.S. Marmardji[10] ; l'édition partielle annotée dans une anthologie géographique de R. Blachère et H.M. Darmaun[11] ; enfin le texte original et la traduction d'assez nombreux fragments se rapportant à l'Afrique subsaharienne, publiés par V. Matveev et L. Kubbel[12].

1. A. VON KREMER, *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, Wien, 1875/77, t. II, p. 429-432.
2. J. GILDEMEISTER, *Beiträge zur Palästinakunde aus arabischen Quellen : Muqaddasī* (« Zeitschr. d. Deutschen Païstina-Vereins », t. VII, 1884, p. 143-172, 215-226).
3. G. LE STRANGE, *Description of Syria, including Palestine, by Mukkadasi*, Londres, 1886 ; repris et corrigé dans *Palestine under the Moslems*, Londres, 1890.
4. C. NALLINO, *La 'Bibliotkeca Geographorum Arabicorum' di M.J. De Goeje*, dans « Cosmos », sér. II, t. XII, Turin, 1894/95, fasc. II, p. 49-51.
5. Cette traduction, publiée dans *Bibliotheca Indica* (Calcutta, 1897-1910, vol. I-IV) m'a été inaccessible.
6. R. BLACHÈRE, *Extraits des principaux géographes arabes du moyen âge*. Paris/Beyrouth, 1932. (« Bibliotheca Arabica », publ. p. Fac. Lettres Alger. 7).
7. I. KRATCHKOVSKY, *Arabskie geografy i puteshestvenniki* (dans « Izvestia Gosudarstvennogo Geograficheskogo Obshchestva », t. LXIX, n° 5, 1937, p. 746-757).
8. [J. SAUVAGET], *Historiens arabes*. Pages choisies, trad. et présentées p. J. SAUVAGET, Paris, 1946, p. 65-68, 68-69.
9. Ch. PELLAT, *Description de l'Occident musulman au IVe/Xe siècle par al-Muqaddasī*, Alger, 1950, (« Biblioth. arabe-française », 6).
10. A.S. MARMARDJI, *Textes géographiques arabes sur la Palestine*, Paris, 1951.
11. R. BLACHÈRE et H. DARMAUN, *Extraits des principaux géographes arabes du moyen âge*, Paris, 1957.
12. *Drevnie i srednevekovye istochniki po etnografii i istorii narodov Afriki yuzhnee Sakhary. Arabskie istochniki X-XII vekov*. Éd. et trad. de V.V. MATVEEV et L. YE. KUBBEL, Moscou/Leningrad, 1965, p. 72-80.

Les éditions (partielles) et les traductions de l'ouvrage de Muqaddasī ci-dessus énumérées témoignent du haut intérêt qu'il éveilla dans de vastes cercles orientalistes de l'Europe. Que cet intérêt n'ait nullement faibli jusqu'à présent, nous en voyons la preuve dans la récente publication d'un nouveau travail[13] sur le même sujet, pour l'étude duquel la publication en question constitue un outil aussi précieux qu'utile et dont le présent article est le compte rendu. A. Miquel, l'arabisant français bien connu et qui s'attache, avec le succès que l'on sait, à l'étude des sources arabes portant sur la géographie médiévale de la Syrie et de la Palestine, nous y offre une traduction annotée, (accompagnée d'une introduction fort détaillée, d'un glossaire, de plusieurs planches et de trois index importants : géographique, historique et technique), de plusieurs chapitres compris dans la première partie de l'*Aḥsan at-taqāsīm*. Les chapitres de Muqaddasī que Miquel a traduits ont été par lui répartis en deux tranches essentielles. La première de celles-ci (p. 3-144 du livre) s'intitule « l'Esprit de l'œuvre » et renferme la traduction des chapitres initiaux suivants : « Préface », « Avant-propos sur quelques points indispensables », « Mers et cours d'eau », « Des divergences dans les termes », « Traits spécifiques des provinces », « Écoles juridiques et sujets protégés », « Choses vécues », « Sites controversés », « Abrégé à l'usage des juristes », « Les climats du monde et la direction de la *qibla* » et « L'Empire de l'Islam ». Ces mêmes chapitres constituent la traduction des parties suivantes de l'édition De Goeje : *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, vol. III, p. 1-24, 30-47, 57-66. La seconde tranche (p. 145-242 du livre) porte le titre général « l'Illustration de la méthode : chapitres relatifs à la province du Šām » et constitue la traduction de deux chapitres du traité de Muqaddasī, contenant les descriptions de la Syrie et de la Palestine, à savoir : « Province du Šām » et « Traits généraux de la province du Šām », ce qui correspond aux p. 151-192 du texte arabe dans l'édition De Goeje. Miquel a divisé sa traduction en 241 paragraphes à numérotage continu. A côté de la traduction du texte original d'après la variante fixée par De Goeje, laquelle se fonde surtout sur le manuscrit B, Miquel a également donné celle de tous les passages du manuscrit C qui diffèrent, quant à la teneur, de la version De Goeje, voire des passages constituant des additions du manuscrit C faisant défaut dans le manuscrit B et, par conséquent, dans la version De Goeje. A comparer l'édition De Goeje et la version C — ce que fait Miquel sur deux colonnes parallèles — chacun peut voir combien juste a été la méthode de procéder établie par M. Miquel.

La traduction dont nous faisons ici-même le compte rendu accuse une fidélité philologique peu ordinaire, ce qui d'ailleurs n'a nui en rien au style du travail. L'arabisant — philologue parfait — donne la main, à chaque pas, au maître de la plume. Ceci a pour effet que la traduction, qui n'a rien à craindre de la part du critique-orientaliste, est simultanément une lecture passionnante pour les non-spécialistes. Comparés avec ceux des autres géographes arabes, le style et le parler particulièrement difficiles de Muqaddasī offraient, pour le traducteur français, une tâche singulièrement ardue. L'auteur arabe fait preuve d'une prédilection pour des expressions recherchées, ainsi que pour de la prose rimée dont il émaille ses descriptions géographiques. Les difficultés croissaient encore en raison du lexique de Muqaddasī qui fait preuve d'un intérêt prononcé porté vers toute particularité linguistique. Il avoue d'ailleurs la chose lorsqu'il dit (cf. p. 72) : « Nous parlerons de chaque province dans la langue des gens du pays, nous argumenterons en suivant leurs méthodes, nous citerons de leurs proverbes : ainsi on connaîtra leurs langues et leurs habitudes juridiques. Quand notre propos se situera en dehors de telle ou telle province, comme c'est le cas pour tous ces chapitres-là, nous parlerons dans la langue du Šām, car c'est notre province, celle où nous avons grandi... Considérez [d'une part] notre éloquence quand nous parlons de la province du Mašriq, patrie de pure langue arabe..., et, [d'autre part], l'indigence de notre discours sur l'Égypte et sur le Maghrib, sa grossièreté à propos de la région des Marais (en arabe : *al-Baṭā'iḥ* — le grand marécage où stagnent le Tigre et l'Euphrate dans leurs cours inférieurs), aux habitants de laquelle nous [empruntons] la langue ». Il ressort de la lecture de l'ouvrage de Muqaddasī que ce dernier songeait moins à des formes dialectales qu'à des divergences lexicales du parler arabe dans les pays respectifs.

Le lexique de Muqaddasī avait déjà été objet d'étude pour De Goeje. Au IVe tome de la *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, il avait donné l'explication d'une suite de mots plus difficiles apparaissant dans le traité arabe. M. Miquel a notablement enrichi la matière en extrayant des parties d'*Aḥsan at-taqāsīm*... par lui traduites nombre de mots plus rares ou plus intéressants, qu'il explique en

13. AL-MUQADDASĪ, *Aḥsan at-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm* (La meilleure répartition pour la connaissance des provinces). Trad. partielle, annotée p. ANDRÉ MIQUEL. Damas, Institut Français de Damas, 1963, 8°, LV - 430 pp., 15 planches.

partie dans deux index spéciaux. L'un, c'est l' « index technique » (p. 372-384) contenant les expressions arabes (données en transcription) dont l'auteur fait usage, avec signification particulière. Il y a là des termes géographiques et métrologiques pouvant intéresser le spécialiste. Dans le second index (p. 384-422), intitulé « Glossaire », l'auteur donne une liste de mots inconnus, rares, ou encore de mots courants, mais dotés par Muqaddasī d'un sens spécial. M. Miquel souligne (p. x) qu'il a voulu mettre en évidence, dans les deux index, « un nombre aussi élevé que possible de références pour les spécimens intéressants », « en vue de l'élaboration du grand dictionnaire historique de la langue arabe toujours attendu ». Je pense que la lecture, même sommaire, des deux index en dira assez pour que soit constatée la pleine réussite des plans que s'était fixés l'auteur.

Deux autres index encore à l'ouvrage de M. Miquel donnent l'explication de tous les noms d'endroits et de personnes que l'on trouve dans la traduction du texte arabe et, dans les notes, l'auteur a ajouté à ses explications certaines références bibliographiques, renvoyant d'ailleurs le lecteur, chaque fois que la chose était possible, aux articles respectifs de l' « Encyclopédie de l'Islam ».

La traduction de M. Miquel est précédée d'un ample avant-propos (p. IX-XXXVIII) dans lequel notre auteur, à côté d'une ébauche biographique concernant Muqaddasī, s'est appliqué à caractériser, d'une manière fort intéressante, l'œuvre de ce dernier. Il y a lieu d'exprimer ici le regret que les précieux aperçus de I. Kratchkovsky[14] n'aient pas été mis à profit. Est à souligner aussi, avec éloge, le fait d'avoir rassemblé (p. XXXIX-XV) une très vaste — bien que pas tout à fait complète — bibliographie du sujet, menée jusqu'à l'année 1960 inclue.

M. Miquel donne les termes arabes dans leur transcription scientifique, avec usage de signes diacritiques. Commode pour le lecteur-arabisant, la méthode crée d'insurmontables difficultés pour le non-arabisant. Or c'est bien à ce dernier genre de lecteur que s'adresse une traduction. Pour le profane, déchiffrer des lettres telles que *ṯ*, *ḏ*, *ġ*, etc. ne devient possible qu'à la condition d'explications appropriées qui font défaut — nous le déplorons — dans le livre de M. Miquel.

Pour nous résumer : version impeccable, introduction pleine d'intérêt, précieuses annexes, tout cela nous amène à mettre le travail de M. Miquel au rang des meilleures traductions européennes de la littérature arabe classique. Le rôle de quiconque se pique de faire l'analyse d'un ouvrage scientifique consistant aussi en critique de fléchissements, si minimes soient-ils, je m'en vais me permettre de citer ici mes notes de lecture, preuves, pour tout le moins, du profond intérêt apporté par moi à connaître le livre excellent de M. Miquel.

P. 14, l. 3. On orthographie parfois le nom de ce géographe « Ibn Ḫurrādaḏbih ». Voir, par exemple, à ce propos, M. Hadj-Sadok dans « Bibliothèque arabe-française », 6, (Alger, 1949) p. VIII [« Ibn Khurradâdhbih » dans la transcription faite par cet arabisant].

P. 24, n. 53. Le terme *Maġrib* comprend, dans ce passage, non seulement l'Espagne, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine, comme le veut M. Miquel, mais aussi la Sicile (en arabe *Iṣqiliyya*). En effet, la description de cette île se place, en un autre chapitre d'*Aḥsan at-taqāsīm...* (cf. éd. De Goeje, p. 221-222, 231-232), dans celle du *Maġrib (iqlīm al-Maġrib)*.

P. 99-100 et n. 49. La cynophagie était pratiquée au Maġrib, au X[e] et au XI[e] s. de notre ère, non seulement à Nafṭa (Nefta) et à Qasṭiliyya (Tozeur), mais aussi à Qafṣa (Gafsa) et à Siğilmāsa (dans le Sud-Est du Maroc actuel). Voir, à propos de l'existence de cette coutume en Afrique du Nord : M. Canard, *La Cynophagie au Sahara* (dans « Bull. Liaison Saharienne », n° 15, décembre 1953, p. 2-8).

P. 120, l. 1. M. Miquel traduit les mots درب خزران *darb Ḫazarān*, qu'on lit dans le texte arabe (cf. l'éd. De Goeje, p. 46, l. 8), par « défilé de Ḫazarān », en ajoutant, dans son index géographique (p. 283), qu'il s'agit d'une ville du pays de Khazar, le même que celui dont parle dans son traité géographique Ibn Ḥawqal (éd. Kramers, p. 278-281) et qui s'identifierait ainsi à la ville de Itil (ou avec un quartier de celle-ci), située près de l'embouchure de la Volga. Je ne crois pas que le passage traduit par M. Miquel puisse nous autoriser à faire pareil rapprochement. Ne devrait-on pas, plutôt, corriger le درب خزران *darb Ḫazarān* du texte arabe en دربند خزران *Darband-i Ḫazarān*, ce qui signifie en persan, langue bien connue

14. I. KRATCHKOVSKY, *Arabskaya geograficheskaya literatura* (dans : I. YU. KRATCHKOVSKY, *Izbrannye sochineniya*, t. IV, Moscou/Leningrad, 1957, p. 210-218).

de Muqaddasī, « Darband des Khazares »? Or, ce dernier nom n'est aucunement un son étranger pour l'auteur de la géographie persane intitulée *Ḥudūd al-'ālam*, composée en 982, soit à la même époque où le fut *Aḥsan at-taqāsīm*... En effet, suivant un passage de cette géographie, Darband-i Ḫazarān était une ville située sur la côte occidentale de la Caspienne. Le traducteur anglais de *Ḥudūd al-'ālam* identifie avec justesse ce toponyme avec Derbend actuel (cf. *Ḥudūd al-'ālam, 'The Regions of the World'. A Persian Geography 372* A.H. - *982A .D.*, Transl. expl. by V. Minorsky, Londres, 1937, p. 145 et 415). Derbend restait depuis 800 environ entre les mains des musulmans, constituant un *ṯaġr* (ville-frontière) dirigé contre les Khazares. C'est de ce fait que provient son appellation par l'auteur de *Ḥudūd al-'ālam* (cf. aussi Minorsky, *op. cit.*, p. 454).

P. 221, n. 38. L'auteur renvoie le lecteur, pour l'ensemble des mesures de capacité utilisées en Syrie et en Palestine au Xe s. et citées par Muqaddasī, aux articles respectifs de l' « Encyclopédie de l'Islam », à Le Strange, *Palestine under the Moslems* (Londres, 1890) et aux ouvrages de base de H. Sauvaire, *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes* (dans « Journal Asiatique », 7e et 8e séries) et de J.A. Decourdemanche, *Traité pratique des poids et mesures des peuples anciens et des Arabes* (Paris, 1909). Cependant, nous disposons d'un manuel de la métrologie arabe, plus moderne et qui semble resté inaperçu par M. Miquel, à savoir : *Islamische Masse und Gewichte umgerechnet ins metrische System*, de W. Hinz (dans *Handbuch der Orientalistik*, éd. V. Spuler, vol. suppl., 1, cahier 1, Leyde, 1955).

P. 243. Aux sources arabes médiévales traitant de l'Abyssinie, énumérées par I. Guidi dans l' « Encyclopédie de l'Islam » (1re éd. p. 126-127), et auxquelles nous renvoie M. Miquel, il faut ajouter une description très détaillée de ce pays contenue dans l'ouvrage d'al-'Umarī (XIVe s.). Cf. *Ibn Fadl Allah Al-'Omarī. Masālik al-abṣār fi mamalik el-amṣār.* I : *L'Afrique moins l'Égypte.* Trad. et annoté... par Gaudefroy-Demombynes, Paris, 1927.

P. 283. La mer des Khazares (*al-Baḥr al-Ḫazarī*) de Muqaddasī est sans doute la Caspienne, au moins dans le passage de *Aḥsan at-taqāsīm*... reproduit à la p. 54, l. 9-11 de la traduction de M. Miquel (cf. éd. De Goeje, p. 19, l. 12-13). Cependant certains auteurs arabes du IXe et du Xe s., p. ex. Ibn Ḫurradāḏbih, l'auteur anonyme de *Ḥudūd al-'ālam* ou Mas'ūdī (ce dernier en un passage au moins de son *Kitāb at-tanbīh*) emploient le terme de *Baḥr al-Ḫazar* « mer des Khazares » pour désigner la mer Noire (cf. De Goeje, *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VI, Lugduni Batavorum, 1889, p. 104, l. 5-8 du texte arabe ; t. VIII, p. 157 ; Minorsky, *Ḥudūd al-'ālam*, p. 419-420).

P. 302. D'après M. Miquel, Muqaddasī entend sous le terme *Maqadūniya* « la Basse Égypte dans son ensemble, avec le Caire pour centre ». Je ne crois pas que la description de l'Égypte donnée dans un chapitre à part de *Aḥsan at-taqāsīm*... (qui n'entre pas dans la traduction de M. Miquel) nous autorise à assigner à *Maqadūniya* de Muqaddasī des proportions aussi vastes. En effet, on lit, à la p. 193 de l'édition De Goeje, que ce pays, qui constitue une des sept provinces de l'Égypte, n'embrassait, outre Fusṭāṭ, sa capitale, que trois villes seulement, savoir : al-'Azīziyya, al-Ǧīza (Gizeh) et 'Ayn Šams (Heliopolis). Cela prouve que Maqadūniya ne constituait qu'une partie de la Basse Égypte dont les autres provinces étaient, suivant Muqaddasī : al-Ḥawf, ar-Rīf et Iskandariyya.

P. 319. Le nom de *Rūmiyya* était donné par les géographes arabes médiévaux non seulement à la ville de Rome, mais quelquefois aussi à l'Italie toute entière. Ainsi on retrouve pareille signification de ce terme dans le *Kitāb al-masālik wa 'l-mamālik* d'Ibn Ḫurradāḏbih (éd. De Goeje, dans *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VI, p. 104, 116), où il est question de *arḍ* (*bilād*) *Rūmiyya*, et dans les deux ouvrages de Mas'ūdī (*Maçoudi. Les prairies d'or.* Texte et trad. C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861/77, t. I, p. 261 et *Kitāb at-tanbīh*, éd. De Goeje dans *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VIII, p. 56). Suivant Mas'ūdī toujours, *Rūmiyya* était un nom de pays (en arabe : bilād).

P. 328. Je ne partage pas l'avis de M. Miquel suivant lequel le terme *as-Sūdān* s'applique chez Muqaddasī « plus particulièrement à l'Afrique orientale ». Au contraire, il est question, dans un passage du *Aḥsan at-taqāsīm* des « régions du *Sūdān* proches du Maġrib », c'est-à-dire de l'Afrique du Nord (trad., p. 129; à comp. avec l'éd. De Goeje, p. 59, l. 12) et, dans un autre (trad., p. 137; cf. éd. De Goeje, p. 62, l. 14), il est dit que les pays (en arabe *buldān*) du Sūdān sont situés « au sud » du Maġrib. Il ressort d'autres passages de l'ouvrage de Muqaddasī que ce dernier plaçait *Sūdān* à l'ouest (plutôt : sud-ouest) de l'Égypte. Quant à l'Afrique orientale, les géographes arabes médiévaux (qui ne connaissaient d'ailleurs que la région côtière de ce pays), en appelaient la partie septentrionale (la côte de Somali) *al-Barbar* (aussi *Barbara*) et la partie méridionale (la côte de Kenia, de Tanzania et de Mozambique) « pays des Zanǧ » (en arabe *bilād az-Zanǧ*). Or on trouve ces deux termes appliqués à la côte orientale de l'Afrique aussi chez Muqaddasī (voir éd. *De Goeje*, p. 98, l. 3 et p. 242, l. 3-4).

P. 387, l. 7. — *bāriǧa* : embarcation (cf. aussi : p. 39 et n. 33). A comparer avec ce terme, qui signifie proprement « barque », R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, 2e éd., Leyde,

1927, t. I, p. 65, et G. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Time*, Princeton, New Jersey, 1951, p. 89. Peut-être faut-il rapprocher *bariğa* de Muqaddasī d'un autre terme arabe, à savoir *barshah* (*baršah*), dont on trouve mention dans l'ouvrage de R.B. Serjeant, *The Portuguese of the South Arabian Coast. Ḥaḍrami Chronicles with Yemeni and European Accounts of Dutch Pirates of Mocha in the Seventeenth Century*, Oxford, 1963, p. 134 : *Barshah* (pl. *birash*)... a large ship. R.B. Serjeant croit qu'il s'agit ici d'une forme arabe du mot turc-ottoman *barča, bārčah*.

L. 11. — *burākiyya* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 20). On trouve dans A. Wahrmund, *Handwörterbuch der neu-arabischen und deutschen Sprache*, 3e éd., Giessen, 1898, t. I, p. 195 : « *burakijje e.* Art Schiff ».

L. 16. — *baqqāl* : marchand (voir aussi : p. 71, l. 6). D'après R. Dozy (*op. cit.*, t. I, p. 104), *baqqāl* est « une personne qui tient boutique, marchand en détail, revendeur en détail et de la seconde main » ou bien « marchand de papier ». Suivant Wahrmund (*op. cit.*, t. I, p. 237), *baqqāl* signifie « Grünzeughändler », « Gastwirth ». A Damas, *baqqāl* signifie actuellement « celui qui vend différents mets et produits alimentaires » (cf. : M.S. Al-Qasimy, *Dictionnaire des métiers damascains*. Paris/La Haye, 1960, t. I, p. 48). Enfin, dans le parler arabe moderne de Tanger, ce terme signifie « épicier » (cf. W. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, Paris, 1911, p. 233). D'après Marçais, ce mot était andalou, mais il apparaît aussi en Orient et on le rencontre déjà chez les auteurs du moyen âge. Il est connu également du Sud marocain, mais tout-à-fait inconnu en Algérie.

L. 22. — *ballān* : garçon de bains. Quant à l'origine de ce mot, voir : Dozy, *op. cit.*, t. I, p. 115. Voir aussi Wahrmund, *op. cit.*, t. I, p. 247 (*ballan* : Badewärter). Sur l'emploi actuel de ce mot à Damas, où il signifie « baigneur » (en arabe *ḥamāmī*) ou bien « serviteur de bains » (en arabe *ṣāni' min as-ṣunnā' al-ḥamām*), voir : Al-Qasimy, *op. cit.*, t. I, p. 50-51.

L. 24-25. — *bunnī* : poisson proche de la carpe ou du barbeau (cf. aussi p. 179 et n. 146). Wahrmund (*op. cit.*, t. I, p. 261) traduit ce mot par « bonito ».

P. 388, l. 21. — *tağār* : pot (voir aussi : p. 70, l. 12). D'après Dozy (*op. cit.*, t. I, p. 147), ce terme signifie « la vase ou la fosse qui reçoit le suc de ce qu'on presse ». Je crois qu'on doit rapprocher tagar de deux mots entrant dans les dialectes arabes modernes du Maghrib, à savoir *ṭāgra* « poelon en terre » et *dāgra* « vase en terre », « pot en cuivre » (cf. Marçais, *op. cit.*, p. 245, où il est aussi question de l'origine de ces mots).

P. 389, l. 11. — *muṯallaṯa* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 28). Il paraît qu'il s'agit ici d'un terme arabe spécial désignant un trirème. Sur l'emploi des embarcations de ce type chez les Arabes médiévaux, voir A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, t. I, p. 248. D'après cet auteur, on construisait des trirèmes dans les ports de Syrie et de l'Égypte.

L. 20. — *ğabaliyya* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 30). Il est très probable que ce terme tire son origine du nom de Ǧabala (Zibele des croisés, actuellement Djébélé), petite ville côtière située en Syrie du Nord, au sud de Lattaquié (elle était occupée par les Byzantins, en 968), où l'on construisait peut-être les bateaux. Le gouverneur arabe de cette ville, en l'an 943, un nommé 'Abd Allāh ibn Wazīr, était, au dire de Mas'ūdī, « le meilleur connaisseur de la Méditerranée ». Mas'ūdī ajoute « qu'il n'y a pas un capitaine de bâtiment de guerre ou de commerce, naviguant sur cette mer, qui ne se soumette à son avis » (*Maçoudi. Les prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, p. 283 ; voir aussi : *Mas'ūdī. Les prairies d'or*. Trad. française... rev. et corr. p. Ch. Pellat, t. I, Paris 1962, p. 116). Sur les pentes de la montagne qui s'élève derrière Ǧabala, de nombreuses et importantes forêts de pins et de chênes, qui pourraient fournir du bois pour les documents arabes et latins. Voir à ce propos : M. Lombard, *Arsenaux et bois de marine dans la Méditerranée musulmane* (*VIIe-XIe s.*). Comm. 2e Colloque d'Hist. Maritime (1957) : *Le Navire et l'économie maritime*, p. 64. Il n'est pas impossible d'ailleurs que l'on construisît des embarcations spéciales à l'usage des marins de Ǧabala dans le chantier voisin de Lattaquié (en arabe *Lāiqidyya*). Sur l'arsenal de cette dernière ville, voir : M. Lombard, *op. cit.*, p. 63 et, du Même, *Un problème cartographié : Le bois dans la Méditerranée musulmane* (*VIIe-XIe s.*), dans « Annales. É., S., C. » 1959[2], carte.

L. 22. — *ğabbān* : marchand (voir aussi p. 70, l. 6). Ce terme signifie proprement « marchand de fromage » (cf. Wahrmund, *op. cit.*, t. I, p. 404).

P. 390, l. 21. — *ğāsūs* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 27). Il paraît que ce mot, qui signifie aussi « sentinelle » (voir Dozy, *op. cit.*, t. I, p. 194), désignait une petite embarcation de guerre.

L. 23. — *ğalba* : barge. Cf. aussi : O. Löfgren, *Arabische Texte zur Kenntnis der Stadt Aden im Mittelalter*, Leipzig/Uppsala/La Haye, 1936/50, t. II[2], p. 26 ; Hourani, *op. cit.*, p. 92 ; T.A. Choumovsky, *Tri neizvestnye lotsii Aḥmada ibn Mādžida arabskogo lotsmana Vasko da-Gamy*, Moscou/Leningrad, 1957, p. 154. La thèse de H. Kindermann, *Schiff im Arabischen* (Bonn, 1934), citée à propos de *ğalba* par Löfgren, m'a été inaccessible.

P. 391, l. 12-13. — *ǧānib*. Voir aussi, sur ce terme : Dozy, *op. cit.*, t. I, p. 221-222 et E. Fagnan, *Additions aux dictionnaires arabes*, Alger, 1923, p. 26.

P. 393, l. 2. — *ḥannāna* : machine hydraulique. Voir aussi, sur ce mot : Dozy, *op. cit.*, t. I, p. 330.

P. 394, l. 19. — *ḫayṭiyya* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 29). Il s'agit sans doute d'une embarcation faite de planches jointes (« cousues ») au moyen des cordes de fibres de cocotier, en arabe *ḫayṭ* (proprement « fil »). Comparer aussi : Hourani, *op. cit.*, p. 91-92 (où l'auteur donne la description d'une telle embarcation).

P. 395, l. 23. — *dūnīǧ* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 32). Ce mot d'origine persane désigne un bateau rapide ou plutôt une barque. Cf. Löfgren, *op. cit.*, t. II², p. 34 et Hourani, *op. cit.*, p. 99.

P. 397, l. 26. — *raqiyya* ou *raqqiyya* (voir aussi : p. 71, l. 27). Doit-on rapprocher ce terme du verbe arabe *raqā* (4ᵉ forme *arqā* : « lester un navire » ou « faire approcher un navire du rivage et y jeter l'ancre »)? S'agirait-il plutôt d'un terme provenant d'un toponyme, comme makkiyya « la mecquoise » ou bien *ǧabaliyya* « la ǧabalienne » de la liste des embarcations de Muqaddasī (p. 71, en bas)? Dans ce cas, on pourrait le faire dériver du nom de la ville Raqqa située sur l'Euphrate.

P. 398, l. 19. — *zabzab* : embarcation. Ce mot m'est inconnu. Voir cependant le verbe arabe zabzab « Zürnen », « aus der Schlacht fliehen » (Wahrmund, *op. cit.*, t. I, p. 822) et le terme dialectique maghrebin *zabzaba* trompette de bois pour les enfants (M. Beaussier, *Dictionnaire pratique arabe-français*, Alger, 1887, p. 262).

L. 25. — *zawraq* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 27). Voir, sur ce genre d'embarcation : Hourani, *op. cit.*, p. 89. Suivant le géographe arabe Idrīsī (1154), il y avait des *zawraq* sur la côte orientale de l'Afrique (pays des Zanǧ : ces bateaux y arrivaient de l'Oman) et aussi dans le port de 'Ayḏāb, sur la côte africaine de la mer Rouge (voir : *Kitāb Nuzhat al-muštāq fī 'ḫtirāq al-āfāq*, climat I, section 7 et climat II, section 5).

P. 399, l. 6. — *zinbīl* : panier (voir aussi : p. 70, l. 11). Cf. Beaussier, *op. cit.*, p. 274.

P. 402, l. 14. — شبوق *šabūq* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 31). Il paraît qu'il s'agit ici d'une altération du mot سنبوق *sanbuq* qui signifie « une grande barque ». Ce terme est déjà mentionné au XIVᵉ s. (sous la forme صنبوق *ṣanbūq* ou صنبق *ṣanbuq* par Ibn Baṭṭūṭa (*Voyages*, éd. Defrémery et Sanguinetti, Paris, 1853 et ss, t. II, p. 17, 181, 183, 198, 251) et, vers la fin du XVᵉ s., par Aḥmad ibn Māǧid (cf. Choumovsky, *op. cit.*, p. 156) sous les formes سنبوق *sanbuq* et سُنبك *sunbuk*[15]. Voir aussi : Dozy, *op. cit.*, t. I, p. 690 et Hourani, *op. cit.*, p. 89.

P. 403, dernière ligne. — *šankūliyya* : embarcation (voir aussi : p. 71, l. 29). L'origine de ce mot me paraît peu claire. On peut le faire dériver du persan *šangul* « voleur », « bandit ». D'autre part, il n'est pas impossible que ce terme provienne du nom de la ville commerçante *Šinkilī* située sur la côte de Malabar et identifiée par Yule avec l'actuel Cranganore. Šinkilī (qui est Zinglin des voyageurs européens médiévaux) est mentionné, au XIVᵉ s., par Ibn Baṭṭūṭa, Abu 'l-Fidā' et Dimašqī (cf. H.v. Mžik, *Reise des Arabers Ibn Batuta durch Indien und China*, Hambourg, 1911, p. 308, n. 92).

P. 407, l. 4-5. — *ṭayyār* : type d'embarcation (voir aussi : p. 71, l. 28). A comparer avec l'arabe moderne *ṭayyāre* « schnelles Schiff » (cf. Wahrmund, *op. cit.*, t. II, p. 172).

P. 414, l. 7. — *qārib* : embarcation. Plutôt avec un *a* dans la deuxième syllabe. Voir à ce propos : E. Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique au moyen âge d'après le Kitāb ar-Rawḍ al-mi'ṭār ḫabar al-akṭār d'Ibn 'Abd al-Mun'im al-Ḥimyarī*, Leyde, 1938, p. 277, où on lit : *qārab* « petite embarcation auxiliaire dans une flotte de guerre ».

P. 415, l. 10. — *quhandiz* : citadelle (du persan : cf. aussi : p. 70, l. 18). Cf. Fagnan, *op. cit.*, p. 147 : *quhandaz* « tour », « citadelle ».

P. 416, l. 2. — *karābīsī* : drapier (voir aussi : p. 70, l. 5). On lit dans Wahrmund, *op. cit.*, t. II, p. 567-568 : *kirbas* pl. *karabis* « feine, weisse Leinwand » (od. Baumwolle, Muslin...) »; ... *kirbāsī*... « Handler damit ».

15. Ce mot est mentionné aussi dans le *Livre des merveilles de l'Inde* par le capitaine Bozorg, texte non daté mais composé probablement au Xᵉ s. Voir à ce propos : G. FERRAND, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIIIᵉ au XVIIIᵉ siècle*. Paris, 1913/1914, t. II, p. 589 (voir aussi : p. 564-565).

Les remarques que l'on vient de lire n'ont aucunement l'intention de réduire la valeur de la traduction faite par M. A. Miquel. Bien au contraire, j'estime que son ouvrage constitue un outil d'une extrême importance. Il serait très désirable que ce savant — qui s'est si excellemment acquitté de la traduction des morceaux dans doute les plus ardus de la géographie de Muqaddasī — prenne encore en charge les chapitres restants, lesquels — la description du Maghreb mise à part — demeurent toujours inaccessibles au large cercle des historiens non-arabisants.

Tadeusz LEWICKI.